

Le périple de Çekdar Mike Brant

Syrie, Turquie, Grèce, Italie, Suisse. Le voyage de Çekdar est presque banal. Il ressemble à s'y méprendre à celui de tant de migrants. Une aventure faite de dangers, d'enfermements, à la recherche d'une promesse ou d'un paysage. Mais il arrive aussi que l'aventure commence ici, en Suisse.

PHILIPPE CONSTANTIN

Octobre 1988. Campagne genevoise, foyer d'accueil de Presinge, 17 heures.

Il y a un peu plus d'une demi-heure que je suis allé chercher à l'école la poignée de gamins dont je m'occupe chaque jour de la semaine. Le temps vire à l'automne et les enfants sont déjà tout emmitouflés de couleurs criardes. Ils sont une dizaine, chacun d'un pays différent, ou presque. Kurde, Bosniaque, Serbe, Tamoul, Afghan, Erythréen, Zaïrois, Rwandais. Un joyeux mélange sans langue commune, comme né à l'instant de la chute de la tour de Babel. Nous longeons depuis le préau de l'école un petit chemin vicinal jusqu'à la maison de maître qui leur sert de refuge ainsi qu'à leur famille.

Après un goûter simple, je m'attache à leur faire faire les devoirs que leur institutrice leur a donnés pour le lendemain. Puis vient l'heure des bricolages et des jeux. Le plus souvent, ces activités se terminent par des bagarres et des cris, des coups de ciseaux ou des coups de poing. Ils ne savent pas demander ni se parler. La violence est la seule façon de communiquer entre eux. Avec les mois, quand ils maîtriseront ensemble un peu plus que des brouillons de français, je le sais, cet énorme soufflé explosif d'incompréhensions et de quiproquos ethniques retombera. Le terreau commun d'une même langue les réunira enfin pour un dialogue plus serein, médiateur d'un approximatif partage de leurs besoins, sans exiger ni coups ni gorges coupées. Je sais que bientôt ils formeront une vraie communauté, un pays de cocagne enrichi des différences qui l'habitent.

Je n'ai heureusement pas tâtonné trop longtemps dans mes activités créatrices de fin d'après-midi, évitant ainsi de nombreuses petites guerres et conflits inutiles nés de minuscules malentendus. Tous ces mômes perdus, revenus des feux de l'enfer, apprennent vite et leur comportement s'est stabilisé en des querelles enfantines comme dans n'importe quelle famille bourgeoise de chez nous. Je leur ai demandé dernièrement de dessiner comment ils voyaient leur futur. C'est un exercice que je ne ferai plus. Avions lançant des bombes, villes en flammes, mitrailleuses, enfants soldats, femmes violées, moribonds se vidant de leur sang par jets saccadés, presque à la verticale, cadavres jonchant le sol. Je suis resté pétrifié, égaré, violenté à mon tour, englouti dans un monde dont je n'avais nulle idée. Puis, à tour de rôle, ils m'ont raconté leur histoire personnelle. Ça, c'est ma maman qui se fait violer par un soldat. Ça, c'est mon père qui se fait tuer par une kalachnikov. Ça, c'est les avions qui bombardent notre village et toute notre famille qui meurt dans les flammes...

Voilà le futur de cette génération sacrifiée. Leur projet d'avenir ne sait encore qu'être le reflet d'un passé douloureux, empli d'une violence sans borne, sans arbitre, sans conscience.

J'ai aimé ces gamins comme s'ils avaient été les miens. J'ai gardé ancrée au plus profond de mes souvenirs leur souffrance, dont je n'ai partagé qu'une pâle résurgence timide durant cette brève intimité de multiples et inutiles massacres. Jamais je ne les oublierai ni n'oublierai ce qu'ils ont vécu. Jamais je



Rwanda, dessin d'enfant sur le génocide, 1997. © Photothèque CICR (DR)

n'oublierai ce foyer ni la renaissance hasardeuse de ces mômes, ici, dans notre pays, sans jamais être sûr pourtant qu'ils aient pu se reconstruire.

Décembre 2009. Quai du Mont-Blanc, Genève, 6 heures 30. Dans ce froid matin d'hiver, les gyrophares bleutés de deux voitures de police éclairent alternativement d'éclats métalliques la rade endormie.

Trois hommes en civil entrent dans la buvette des Pâquis, à la recherche d'éventuels «sans papiers» employés en cuisine. Las, à cette heure matinale, seul Julien, le gérant, est à l'œuvre pour la mise en place et l'ouverture de l'établissement, et les inspecteurs repartent bredouilles.

Pourtant, au service de midi, persévérents, les agents sont de retour. Ils semblent avoir une idée précise de la personne qu'ils cherchent. Leur présence n'a rien du hasard. En quelques mouvements brusques, ils menottent un jeune Kurde syrien aux yeux noirs remplis de panique et d'incompréhension. Il n'est pas un criminel pourtant, ni même un clandestin, loin s'en faut. Il y a quelques mois à peine, il a reçu un permis N, permis plus que temporaire bien sûr, pour demandeur d'asile. De son côté, Julien a fait de longue main toutes les démarches nécessaires pour légaliser la situation de Çekdar et son emploi à la buvette est des plus réguliers.

Qu'importe, loin de la souffrance humaine, de la vie tout simplement, du terrain ou des efforts d'intégration, les rouages administratifs se sont mis en route pour appliquer avec effet immédiat les accords de Dublin, qui renverront ainsi Çekdar dans le premier pays d'Europe par lequel il est entré.

Toujours menotté, il est conduit pour un court interrogatoire dans le vestiaire des employés. Dix minutes plus tard, le petit groupe s'éloigne, monte les marches du pont qui enjambe ce bout de lac et disparaît dans la fraîcheur hivernale en direction du Couchant, symbole s'il en est de ces parcours erratiques et semés d'embûches qu'empruntent les migrants.

Comme la majeure partie des réfugiés depuis quelques années, Çekdar est entré en Europe via la Grèce. L'Italie, dont on parle tant avec ses naufrages de *boat people* et ses trop nombreux morts pour cette candidature à la survie, n'est plus le point de passage privilégié. Plus à l'est, la Turquie fait office d'antichambre pour tous les candidats à l'asile. Libre à eux de continuer ensuite leur voyage et tenter tant bien que mal, à travers des réseaux choisis, de rejoindre la première marche de l'Europe; cette Grèce peu accueillante qu'on montre du doigt pour ses exactions vis-à-vis des réfugiés, sans parler des extrémistes d'Aube dorée, mais qui reste pour beaucoup l'espoir d'une vie meilleure.

Décembre 2009. Poste de police de Pécolat, Genève, 16 heures. Les panadores ont jeté Çekdar à l'arrière d'une voiture de police banalisée. Direction Lausanne, puis Zurich certainement, au centre de détention de l'aéroport de Kloten et, plus loin encore, un autre aéroport, Elefthérios-Venizélos, à Athènes, du nom du père de la Grèce moderne et dont le prénom fleure bon un sentiment de liberté qui pourtant échappe désespérément en ce moment même à Çekdar.

Pendant ce temps, Julien n'est pas resté inactif. Il a réveillé la République, appelé des procureurs, des avocats.

Il y a dans ce temps du voyage, dans l'espace de ce renvoi, dans cette voiture de police et dans le ronronnement doux du moteur qui endort, la place pour se souvenir...

Décembre 2008. Station de bus d'Al-Malikiyah, Syrie, 10 heures. Une bourrage au nord-est de la Syrie, à une enclavure de l'Irak et de la Turquie. Quelque vingt-six mille habitants, majoritairement kurdes. Des Assyriens, des Arméniens, quelques Arabes. Ici, la vie n'est plus possible. Il n'y a rien d'autre à faire que shooter des cailloux dans les terrains vagues et surtout, ne pas penser trop haut, si tant est qu'on veuille encore penser. La Syrie a appelé Çekdar sous les drapeaux, mais il ne peut s'y résoudre. Il aurait sans doute com-

battu pour une armée kurde, mais l'idée de s'engager dans une phalange arabe, dont les soldats depuis si longtemps exercent leur répression sur son peuple sans patrie, ne peut le satisfaire. Reste la prison, ou la fuite. Après de longues discussions avec ses parents, il a décidé d'emprunter les chemins de traverse, sans trop savoir où le mèneraient ses pas. Qu'en serait-il d'ailleurs aujourd'hui s'il n'était parti ? Quelle guerre contre quel frère ferait-il ?

Il a fallu prendre un minibus pour Kameshli, à la frontière, pour rejoindre de l'autre côté la ville turque de Nusaybin. Le chauffeur s'impatientait. Sur la place d'Al-Malikiyah, les effusions et les pleurs de ceux qui se quittaient n'en finissaient plus. Le chauffeur a klaxonné deux fois, et une troisième fois, avant de faire mine sur une centaine de mètres de partir pour de bon. Les cris et les insultes ont fusé un instant, permettant d'oublier la douleur de la séparation. Çekdar s'est installé, tout essoufflé, sur un siège à l'arrière du minibus et il a longtemps continué d'agiter sa main en signe d'adieu, même si ses parents, ses trois frères et ses trois sœurs avaient disparu au premier virage dans un nuage de poussière et de sable.

L'Europe semble plus libre, plus prometteuse, plus riche, bien que le voyage soit dangereux et incertain. Mais l'espoir réside toujours plus loin. C'est un peu le supplice de Tantale qu'il faut subir étape après étape. Heureusement, la jeunesse de Çekdar possède cette foi qui balaie les montagnes, celle des pèlerins démunis qui n'ont rien à perdre, des nomades qui au bout de la route trouvent toujours le gîte qui les appellera plus loin.

A Nusaybin, Çekdar a sauté dans un autre bus, plus grand, plus confortable, avec air conditionné. D'ici une petite trentaine d'heures, il sera à Izmir, première porte de son passage vers cette Europe tant rêvée.

Janvier 2009. Ile de Samos, Grèce, 2 heures du matin. Ils sont une trentaine dans la nuit froide. De diverses nationalités. Il y a des odeurs et des couleurs d'Afrique, du Moyen-Orient, de l'Orient plus lointain, des voix qui ne se comprennent pas, des paroles rares qui s'échangent mais ne demandent pas de réponse. Les mots sont à cette heure plutôt dans les mains ou dans les yeux. Les doigts se croisent et se décroisent, s'entortillent, frottent les paumes. Les pupilles sont élargies, tétonisées, hésitant à chaque seconde entre l'espoir et la terreur. D'Izmir, ils ont rejoint la côte, plus au sud, pour embarquer au milieu de la nuit dans un maigre zodiac de six mètres à peine. Un canot gonflable prévu pour huit ou dix personnes au maximum. Dans quelques minutes, ils jetteront tous leurs papiers vers les profondeurs du Mare Nostrum.

Comme tous les clandestins de cet étrange voyage nocturne, Çekdar a payé sa part : 1500 euros pour le passage. Peu, comparé à d'autres. Un nouveau commerce de chairs humaines plus que rentable pour les passeurs. Mais le prix payé importe peu une fois que le zodiac a pris la mer. L'esquif est ballotté sur la grosse houle hachée de cette hivernale Méditerranée. A 19 ans, c'est peut-être la première fois que Çekdar ressent une véritable peur, une peur incontrôlable, viscérale. Le sentiment qui cheville à ses basques trempées l'odeur irréfragable de la mort. Une peur qui lui tord les tripes, le cœur et la tête. Il donnerait cher en cet instant pour ne pas caboter sur cette ridicule coquille de noix emplie de fantômes. L'Europe est loin de ses pensées. C'est un fantasme englouti, une Atlantide dont il ne connaît plus le nom. Il s'est entièrement tourné vers sa famille, vers son village, vers la terre ferme, vers tout ce qu'il a quitté. Tout cela pour finir sous la baille, pour crever les yeux ouverts comme un poisson, le ventre gonflé. Ses doigts sont blancs à force de s'agripper avec désespoir aux boucliers du zodiac qui mollissent sous la vague

et ses larmes salées se mêlent en une prière confuse aux larmes de la mer.

Ce n'est sans doute pas un miracle. Juste une heureuse fortune de mer, une aventure qui se termine mieux qu'une autre. L'embarcation finit par s'échouer sur une plage de galets, plus noire que la nuit, dans une crique déserte. Quelques mètres au-dessus, la route vers la capitale de l'île gît dans l'obscurité. Déjà le bruit du moteur a disparu.

Deux heures de marche. Ils ont froid et se découvrent un sentiment de culpabilité où la peur domine. Le groupe se déplace comme une troupe de voleurs malgré les recommandations du passeur : la consigne était de se faire arrêter et enfermer dans le camp de rétention de l'île. Un centre prévu pour trois cents personnes, mais qui en accueille souvent le double ou le triple. Quelques semaines en perspective durant lesquelles ils seront au moins nourris et logés, avant qu'ils ne reçoivent tous le fameux sésame qui les laissera partir vers Athènes. Un simple papier leur autorisant trente jours sur le territoire, soit pour trouver un travail et légaliser leur situation, soit pour quitter le pays.

Le voyage vers Athènes est plus confortable. Un gros ferry grec, moderne, avec des sièges, des toilettes, des télévisions partout, des bars, mais surtout, la peur enfin disparue. Au Pirée, ils se dispersent. Çekdar a les contacts qu'il faut pour trouver un nouveau passeur qui l'amènera cette fois en Italie. 3000 euros, que son père, petit entrepreneur dans la construction à Al-Malikiyah, lui envoie à Athènes. Et l'aventure recommence. Caché sous des marchandises dans un camion de fret jusqu'à Patras, un nouveau ferry à destination de Venise.

Je ne sais pas ce que Çekdar a vu de Venise. Je ne lui ai pas demandé. Je sais seulement qu'il a dormi dehors avant de sauter dans un train pour Milan, et de Milan dans un autre pour la Suisse. Çekdar pensait aller ailleurs peut-être. La Suède, la Norvège, qui sait. La Suisse n'était pas un but en soi. Aucun pays n'était un but. Il ne connaît personne dans cette lointaine Europe. Sa famille et ses amis sont tous dans ce Kurdistan imaginaire.

Avril 2009. Centre d'enregistrement et de procédure, Vallorbe, 14 heures.

L'arrivée au centre commence par une fouille rigoureuse. Une lime à ongle n'y entrerait pas. Les téléphones portables sont momentanément confisqués. Il y a peu de différence avec ce qu'il a vécu à Samos, n'est-ce cette propreté organisée, cette lenteur toute helvétique à bien faire les choses, cet aspect clinique du paysage d'où le chaos semble avoir été exclu, ce respect de la sphère personnelle. Il subit mollement la visite médicale obligatoire et se laisse prendre ses empreintes digitales sans un mot. On lui donne quelques habits pour se changer et un lit dans une chambre pour seize personnes.

Comme tout le monde au centre, il suit les séances d'information, se fait auditionner, joue un peu au ping-pong, regarde la télévision, participe aux tâches d'entretien, sort de temps à autre avec le maigre pécule que l'administration lui a octroyé.

Les démarches auront été moins longues que prévues. Un peu plus de deux semaines pour obtenir son permis N. Un papier tangible. Bien sûr, rien de définitif, rien qui offre l'assurance d'un futur stable, mais c'est déjà quelque chose à quoi s'accrocher, quelque chose qui ouvre une porte vers l'espoir.

Même si Çekdar ne connaît personne en Suisse, la diaspora kurde a ses réseaux. Il ne lui aura pas fallu longtemps pour trouver à Genève un logement et du travail. Il y a quelques heures à peine, il le réalise soudain, il était encore en cuisine, à faire la plonge dans cette buvette des Pâquis, quand la police est arrivée. Il regarde devant lui, aimerait bien changer de position, bouger ses mains, ses bras, mais ceux-ci sont dans son dos, inconfortablement retenus par une paire de menottes.

Décembre 2009. Morges, 16 heures 30.

Le trajet aura été court. Incroyablement court. Çekdar se demande comment, en ces quelques minutes mesurées, tout son périple a pu rejaillir de la sorte, tout empli de souvenirs confus et de certitudes, lui faisant revivre les mêmes peurs et les mêmes

joies, ressentir, encore et encore, les mêmes sentiments. Le froid, la fatigue, la mer, l'en-tassement, les lentes heures des transports, le ruban monotone de la route, les villes, les rencontres. Un parcours de plusieurs mois résumé avec une intensité sans concession entre Genève et Morges seulement.

Dans la voiture, un téléphone portable a sonné et un des policiers a répondu d'un soupir qui avait valeur d'acquiescement. Un instant après, ils se sont arrêtés dans un parking au bord du lac, ont ouvert la porte et ont fait sortir Çekdar. Les menottes ont sauté, déverrouillées, enfin.

Sur un simple «vous êtes libre», les deux policiers tournent le dos à Çekdar. Il est abandonné sur le trottoir, l'air un peu hébété, avec un cageot de plastique rempli de ses quelques effets personnels.

Août 2013. Buvette des Pâquis, Genève, 14 heures. Çekdar est en face de moi. Il a enfin obtenu au mois d'octobre dernier son permis F. Il a l'air timide, emprunté d'être grand, beau gosse, avec des cheveux corbeau et des yeux pareils, dans lesquels luit une lueur de gaîté perpétuelle. Sa bouche sourit d'une blancheur incroyable. Il remplace l'un des cuisiniers en vacances et sa veste de cuisine, noire aussi, souligne d'autant plus l'ivoire de ses dents. Sur sa tête, il a vissé une casquette à l'envers, façon rappeur. Mais personne ne l'appelle Eminem ou 50 Cent, ni même Çekdar. Ici, ses collègues l'ont surnommé Mike, Mike Brant.

Il m'a demandé de ne pas utiliser son vrai prénom. D'où «Çekdar». Sinon, Mike Brant lui convenait, même si je n'ai pu m'y résoudre. Pourtant, il suffit de le regarder sourire pour entendre chanter en soi les tubes de notre adolescence. Des titres qui résonnent tout particulièrement après le récit de son histoire. «Qui saura ?», «C'est ma prière», «Rien qu'une larme», «Tout donné, tout repris», «On se retrouve par hasard», ou encore «Serre les poings et bats-toi».

A vingt ans d'intervalle, je me suis souvenu de ces gamins du foyer de Presinge. Toi non plus, je ne t'oublierai pas, Çekdar Mike Brant.



Bains des Pâquis, Genève. Photographie Fausto Pluchinotta